

1940-1942

**Edith COHN, dite LUCIAN,
et Nic MOLLING**

*Edith et Marguerite, les deux sœurs malades,
mais déportées quand même*

Texte publié dans le bulletin trimestriel
Gurs Souvenez-vous, n° 132, septembre 2013, p. 8-11

Tageblatt, 10 et 11 juillet 2013

Edith Cohn, dite Lucian, est l'épouse du journaliste luxembourgeois de grand talent, Nic Molling. Elle est internée à Gurs avec sa sœur Marguerite en mai 1940.

Cet article est largement inspiré par l'article d'Henri Wehenkel, publié dans Tageblatt les 10 et 11 juillet 2013 sous le titre « Nic Molling (1941-44). Lettres du bout du monde ». Nic Molling (1902-1964) ne fut pas lui-même enfermé à Gurs. Cependant le journaliste témoigne directement de l'internement de son épouse Lucian avec sa sœur Marguerite.

Nic Molling entre comme rédacteur au *Tageblatt*, quotidien du Grand Duché du Luxembourg, dès 1923. Il vient d'avoir 21 ans. Il y restera jusqu'à sa mort, en 1964, et son histoire personnelle se confond largement avec celle du journal. Il avait coutume d'affirmer que le *Tageblatt* était toute sa vie et le nombre d'articles qu'il y a publié est incalculable. Sa connaissance de l'anglais, du russe et de l'espagnol en fait un des rédacteurs les plus connus du journal.



Nic Molling en uniforme, à Londres en 1944 ou 1945

Pendant les années vingt, ses articles sont remarqués par leur qualité littéraire. L'auteur y évoque aussi bien Hölderlin, le poète tombé dans la folie, que Nietzsche, Saint François d'Assise ou Ed Reiland, le libraire d'Esch, ancien ami de Lénine. Mais sa liberté de ton le conduit à de multiples démêlés avec la direction du journal, puis, pendant les années trente, avec la justice nazie qui tente sans arrêt d'influer sur la politique intérieure du Grand Duché.

En 1937, Molling avait fondé le journal satirique *Mitock*, avec une jeune artiste allemande émigrée, Edith Cohn, dite Edith Lucian. Elle est danseuse et s'était fait remarquer l'année précédente par sa campagne de secours en faveur au Luxembourg des orphelins des familles républicaines espagnoles. Le journal sombra rapidement dans les difficultés financières, mais Nic Melling et Edith Lucian décidèrent d'unir leur vie. Le mariage ne put être célébré car le journaliste venait d'être condamné une nouvelle fois pour ses écrits et les deux « fiancés » quittèrent le Luxembourg pour Paris (août 1938). Ils y passèrent près de deux années heureuses, jusqu'à ce que la machine infernale ne s'emballe.



Edith Cohn, dite Lucian, sur sa déclaration d'arrivée à Luxembourg (21 août 1937)

Internées en mai 1940, libérées en juillet, ré-internées en octobre

En mai 1940, Edith Lucian et sa sœur Marguerite sont arrêtées par la police française, comme « ressortissantes d'un pays ennemi » et enfermées au Vel' d'Hiv'. Elles y restent quelques jours, avant d'être expédiées à Gurs, où elles arrivent le 25 mai. Elles font partie du groupe des 9 771 femmes *indésirables* qui avaient fui les persécutions nazies en Allemagne et pensaient trouver un refuge en France. Nic Molling décide de venir les rejoindre et s'installe à Oloron. Il adresse plusieurs articles à son journal, dans lesquels il décrit l'extrême pénurie à laquelle sont réduites les Gursiennes, mais seuls quelques extraits sont publiés. Les deux sœurs sont libérées du camp début juillet mais choisissent de rester sur place et de trouver du travail dans la vallée. Mal leur en prend : elles sont de nouveau internées, en octobre 1940, au camp, mais cette fois en tant que juives allemandes. Nic parle alors, dans une de ses lettres, de « ce sinistre camp, où les gens les plus robustes vont mourir de faim, de privations, de

vermine. C'est bien triste, tout cela, et je ne vois pas, n'ayant pas de fortune, comment je peux libérer ces pauvres enfants. » Lui-même endure « des tracasseries sans fin! Au mois d'octobre on m'a retiré l'allocation. Au mois d'août on voulait me rapatrier de force à Luxembourg. Il y a des roitelets qui, pour se donner de l'importance, déclarent que tous ceux qui n'ont pas d'argent n'ont droit qu'au camp de Gurs. Si je disparaissais une fois dans ce sinistre camp, il ne me sera pas facile de me libérer et je ne pourrai plus rien faire pour soulager la misère de ma femme et de ma belle-sœur. »

Gurs en janvier 1941

En janvier 1941, il rédige un texte dont il adresse de multiples copies aux ministres luxembourgeois en exil et à l'ambassadeur américain à Vichy. Ce témoignage en forme de rapport est d'une précision impitoyable. Nous en reproduisons de larges extraits ici.

1. Nourriture. Le matin, un bol de café noir et à peu près 280 gr. de pain, ration quotidienne. Comme déjeuner, une unique louche de soupe: eau chaude avec 7 à 8 pois chiches, insuffisamment cuits, parfois quelques morceaux de carottes. Dîner, de nouveau une mince louche de la même soupe ... 2 à 3 fois par semaine, chacun reçoit un morceau de viande gros

comme la moitié d'un doigt et fort coriace.

2. Logement. Les baraques sont d'ancien modèle, mal éclairées, mal aérées, mal chauffées, humides, grouillant de rats et de vermine. Les internés, hommes, femmes et enfants, couchent sur de minces matelas à même le plancher ... Pas de tables, pas de chaises, pas de bancs. Souvent 50 à 60 personnes entassées dans une baraque ... Les maris ont l'autorisation de voir leurs femmes une demi-heure par semaine. Les enfants de moins de 14 ans circulent jusqu'ici librement d'îlot en îlot. Pas de chemins dans les îlots. Par temps de pluie, les internés pataugent jusqu'aux genoux dans une formidable boue d'argile bleue, couche haute de 20 cm.

3. Hygiène. Inexistante. « Lavabos » indescritibles: de temps en temps une douche théoriquement chaude. Les malades, fort nombreux, restent dans les baraques. Dans les cas très graves, ils sont transférés à l'infirmerie, généralement quelques heures avant leur mort ... Dans les mois de novembre et décembre 1940, la moyenne des enterrements était de 8 à 10 personnes par jour ... Dans le convoi des 10.000 israélites expulsés d'Allemagne en début de novembre,

il y avait une femme de 103 ans . Il y avait aussi quelque 25 internées d'un asile d'aliénés qu'on a laissées pendant des semaines dispersées dans les baraques...

4. Traitement. La discipline est incohérente, les « règlements » changent fréquemment. Pourtant la discipline est en principe moins sévère que dans les camps de concentration allemands. A l'îlot de représailles, hommes et femmes sont parfois traités au fouet. Pour des peccadilles on inflige aux internés des semaines et des semaines de prison. Les déserteurs repris ont six semaines de prison: pendant le premier temps ils sont attachés la nuit à l'aide de chaînes.

5. Conclusion. Le camp de Gurs est un enfer. C'est une honte pour l'humanité. La vie y est aussi triste que dans les oubliettes du Moyen-Âge. C'est triste à constater pour un francophile de longue date.

En Béarn en 1941

Nic Molling tente par tous les moyens de faire sortir les deux sœurs du camp. Il essaie de faire intervenir ses amis luxembourgeois, en vain. Lui-même est fréquemment inquiet (« Depuis le 1er novembre 1940 je vis sur un récépissé périmé, il y a tout le temps des rafles, et récemment on a fait des difficultés à la poste pour me payer les 150 frs que tu m'avais envoyés, parce que le récépissé est périmé. »). Il écrit à Lisbonne, à l'Office luxembourgeois

de Vichy, à la Croix-Rouge luxembourgeoise en France, aux Luxembourgeois de Chicago, etc. Rien n'y fait. Il manque toujours un papier pour que le dossier des deux sœurs soit recevable.

Il assiste donc impuissant au drame qui se joue dans les îlots. Les deux sœurs sont plusieurs fois hospitalisées à l'infirmerie du camp, malades de dysenterie. Elles meurent littéralement de faim et de chagrin.

En mai 1941, il s'installe à Mazères, puisqu'il n'a plus le droit de séjourner à moins de trente kilomètres du camp et qu'il n'est même pas marié avec Edith. *« J'habite maintenant un château historique (pour devenir châtelain il faut être fauché comme un pré) ayant appartenu dans le temps à Jeanne d'Albret. Ce château de belle architecture est un peu délabré, mais encore habitable. Il y a ici une quarantaine de réfugiés, presque tous lorrains et espagnols. Je suis à 3 km de Pau, à 200 m d'une belle forêt qui me fournit en abondance du bois sec pour faire ma cuisine, si j'ai quelque chose à cuire, ce qui, dans les derniers temps, n'arrive pas tous les jours. Mon sommeil est bercé par le chant lugubre des hiboux qui ont leurs nids dans un grand arbre embrassé de lierre centenaire. »* Il y est à tout moment confronté avec les dures réalités de la vie d'un étranger réfugié en zone libre, un étranger que l'on assimile fréquemment à un allemand. *« La veulerie et la lâcheté de certains milieux commerciaux et de certains hauts fonctionnaires ne peuvent rien changer à tout cela. Tout cela sera liquidé après, comme tu dis, et j'espère que la liquidation sera faite avec un torchon et un balai des plus solides. »*

Le 2 septembre 1941, il arrive à Oloron où il parvient à rencontrer Edith et Marguerite qui ont reçu l'autorisation d'aller se recueillir sur la tombe de l'époux de Marguerite, mort un an auparavant à Gurs. *« Je suis encore tout à fait bouleversé. N'ayant pas vu les deux femmes depuis sept mois, j'ai eu de la peine à les reconnaître. Elles sont tout à fait à bout, elles ressemblent à des cadavres vivants. J'ai dû pleurer de chaudes larmes. »*

Quelques mois après, les sœurs sont en meilleures santé. Nic déclare qu' *« elles vivent ensemi-liberté à l'hôpital de Gurs. Edith Lucian a été chargée de donner des leçons de culture physique aux enfants espagnols et polonais du camp. Elles dansent pour une fête culturelle animée par Fred Nathan et Ernst Busch, le chanteur des Brigades Internationales. »*

Déportations

En août 1942 cependant, les derniers espoirs de retrouver un jour Edith et sa sœur en liberté s'effondrent. La lettre qu'il avait écrite à Edith lui est retournée avec la mention *« partie sans adresse »*. Il écrit alors : *« J'ose espérer que, vu le mauvais état de santé de Marguerite, ces deux pauvres enfants n'ont pas pu être transférées en Allemagne, Pologne ou Russie, mais qu'elles ont été plutôt transférées dans un autre camp en zone libre, Rivesaltes, Argelès ou Noé. »* Il se trompe évidemment. Edith et Marguerite ont été déportées les 5 août *« vers une destination inconnue »*. Une survivante témoignera après la guerre de ce qui s'était passé pendant le transfert à la gare d'Oloron. *« Une des sœurs Lucian, la danseuse, a sauté par la fenêtre du camion et l'autre, en faisant comme elle, s'est gravement coupé à une veine. »* Elles sont finalement reprises, réembarquées et conduites à Drancy. Le 10 août, elles sont déportées à Auschwitz. Le registre du camp d'Auschwitz-Birkenau date leur mort au 9 septembre 1942.

Quant à Nic, il parvient à survivre. Le 30 avril 1944, il traverse les Pyrénées et rejoint l'Espagne avec un groupe de Polonais et d'Anglais. Le 4 mai il arrive à Barcelone, d'où il envoie au gouvernement luxembourgeois deux rapports sur les passages clandestins en Espagne, en proposant ses services pour aider les jeunes Luxembourgeois à rejoindre l'Angleterre. Puis, il rejoint Gibraltar, passe en Angleterre, s'engage dans la brigade belge où il combat jusqu'à la fin de la guerre.

Il rejoint le Luxembourg quelques mois après. « *Malade, sous-alimenté, je rentre en septembre 1945 à Luxembourg. Pas de travail pendant les dix premiers mois de mon retour au pays...* »

Une destinée exceptionnelle, parsemée de souffrances, de déceptions et de morts.

Mais Nic Molling, n'étant pas juif, a survécu. Edith Lucian et sa sœur, dont parle à plusieurs reprises Hannah Schramm dans *Vivre à Gurs*, n'eurent pas cette chance.

Une vingtaine d'années après, en 1964, Nic disparaissait à son tour. Mais la guerre l'avait déjà détruit.